

Un écho magistral



AU DIABLE VAUVERT

Un écho magistral

Et autres nouvelles

du Prix Jacques Sadoul 2025



ISBN : 979-10-307-0729-8

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

CHRISTOPHE CARPENTIER, <i>Lauréat du prix Jacques Sadoul 2025</i> Un écho magistral	9
SAMMY SAPIN Le Vingt-huitième Vœu	25
DOLA ROSSELET Le Goût amer de la justice	45
CHRISTIAN NABAIS Je m'appelle Jules Verne et j'ai tué Eva Braun, puis je suis allé au café pour lire le journal d'avant-hier et je suis rentré chez moi.	63
ÉRIC ABBEL Le jour où les étoiles ont fait demi-tour	79
ANTOINE ZWICKY Pas de Quartier!	97
JEAN-MARC LIGNY Le Bistrot du coin.....	109
HÉLÈNE GOFFART Les Moutons de Psypurge	125

ANDRÉ DAVID	
Vingt-sept mille kilomètres-heure.....	141
VINCENT TASSY	
Programme.....	159
AUDREY PLEynet	
Lucie19xMe	181
NICOLAS TELLOP	
Le Grand Saut.....	199
PAUL GUINARD	
Les Meurtres parfaits de Carlos Tabara	215
BARON ZILIEF	
Les Révoltés du Balto	235
FRANÇOIS DARNAUDET	
Le Livre de Schrödinger.....	251
Règlement	263

CHRISTOPHE CARPENTIER publie son premier roman, *Vie et mort de la Cellule Trudaine*, aux éditions Denoël en 2008, et *Le Parti de la jeunesse* en 2010. Il rejoint les éditions P.O.L en 2013 avec *Le Culte de la collision*, récit d'un jeune tueur en série en quête d'absolu. Finaliste du Grand Prix de l'Imaginaire en 2017 pour *Le Mur de Planck*, il intègre en 2020 les éditions Au diable vauvert où paraissent *Cela aussi sera réinventé*, une dystopie écologique, *L'Homme-canon*, finaliste du prix André-Malraux, *Carnum*, la genèse d'un marché du cannibalisme librement consenti, et *Shelter*, une expérimentation fusionnelle de l'amour.

Un écho magistral

Christophe Carpentier

Solidement harnachée au fuselage de l'ISS, Astrid Verdier, docteure en biologie moléculaire, s'octroie une pause-décontraction en lisant le recueil de Jacques Sadoul *Je suis tout ouïe d'un œil distrait*. Lorsque le débris errant d'un satellite de communication néo-zélandais la décapite à grande vitesse, son visage hilare et casqué gèle sur place puis commence à dériver dans le cosmos, suivi de près par le recueil qui s'est affranchi des mains gantées qui le tenaient. Les deux objets parcourent quelques milliers de kilomètres ensemble, l'un passant devant l'autre au gré des champs électromagnétiques traversés, puis la tête de Verdier se trouve aspirée par la gravité de Mars, où elle sera récupérée sept mois plus tard par un cyborg-mineur extrayant du silicium pour la multinationale Metal Global. Le recueil continue sur sa droite vers Déimos, la plus petite lune de la planète rouge, avant d'être happé par un vent stellaire éternué

il y a six millions d'années par l'étoile supergéante Aldébaran. Le périple intergalactique du livre connaît son apothéose lorsqu'il est aspiré par un trou noir de Schwarzschild tapi dans l'amas des Pléiades. Débute un étirage moléculaire étourdissant de plusieurs décennies terriennes qui, caprice de la singularité quantique oblige, préserve les molécules de papier mais efface la quasi-totalité des lignes d'imprimerie à l'exception d'une seule: *Je vais au café pour lire le journal d'avant-hier*. Ce trou noir ayant un moment cinétique nul, il est doté à son extrémité d'un trou de ver qui propulse le livre dans un espace-temps de De Sitter dont, ironie de l'histoire, Astrid Verdier avait fait son sujet de thèse en ingénierie quantique, du temps où elle était une tête.

Le livre chute à grande vitesse sur une épaisse couche de cryptogames vasculaires d'une exoplanète sans nom située dans la constellation du Cygne à plus de cinq cents années-lumière de la Terre, soit $4,64 \times 1\,015$ kilomètres. Planète sans nom mais pas dépourvue d'habitants, dont l'un d'eux, un céphalopode amphibien, aperçoit le livre au hasard de sa quête alimentaire de squamates. Son encéphale est composé de huit hémisphères dévolus au contrôle de ses huit tentacules qui peuvent fonctionner indépendamment les uns des autres. Ce céphalopode peut fouiller le sol à la recherche d'un squamate, s'enlever une poussière dans un de ses huit yeux, tout en tenant d'un autre bras le livre qu'un quatrième se met à feuilleter dans un geste qui, bien que spontané, ne débouchera sur rien de constructif. Cet objet ne se mange pas, le céphalopode passe donc son chemin en laissant le livre derrière lui.

Il faut attendre mille cent treize années avant qu'un autre mollusque amphibien, de la même lignée mais moins affamé, ne détecte avec ses ventouses la présence

du livre dont la tranche demeure à peine visible sous un eucaryote géant ayant poussé sur sa quatrième de couverture. La particularité de ce second céphalopode est qu'il réfléchit depuis peu à son existence de mollusque. Il ne se contente pas de durer pour durer comme son lointain aïeul précédemment évoqué, il met à profit son demi-milliard de neurones en activité pour échafauder des raisonnements sommaires ou expérimenter des sensations aussi formatrices que l'ennui et l'attente. L'ennui de quoi, l'attente de qui? Un tel bond en avant lui est venu après qu'il a constaté que depuis sa naissance il ne s'était jamais servi simultanément de ses huit tentacules. Que ce soit pour marcher, nager, chasser ou se reproduire, trois suffisaient amplement. Puisqu'il pouvait vivre en utilisant seulement trois de ses tentacules sur les huit, il décida d'opérer au sein de son encéphale central une fusion des compétences des cinq hémisphères qui ne seraient plus dévolus à la satisfaction de ses besoins primaires. Ce regroupement qualitatif s'échelonna sur plusieurs années d'un travail de concentration acharné, au terme duquel il put pour la première fois prendre du recul sur son environnement.

En se positionnant en spectateur de ce que vivent ses congénères, ce céphalopode avant-gardiste réalisa que l'existence de son espèce reposait sur une répétition des mêmes buts et des mêmes stratégies pour les réaliser. Déçu par la vacuité d'une vie de mollusque amphibien lambda, il devint mélancolique. Sous le poids de cette psyché morose sa tête se mit à pencher en arrière, et ses trois yeux encore en fonctionnement commencèrent à contempler le jour le ciel, la nuit les étoiles, sans discontinuer.

Tant pis si ceux de son clan le moquent dorénavant parce que cinq de ses tentacules s'atrophient année après

année à force de ne plus être sollicités, ou parce qu'il passe des heures à fixer un point de questionnement au cœur de sa concentration, tant pis enfin si aucune femelle ne lui fait plus les yeux doux, car sa meilleure compagne est désormais l'intelligence qui vient d'éclorre en lui, et avec elle, son corollaire: l'ambition.

Il détache avec délicatesse l'eucaryote de la quatrième de couverture et porte à sa curiosité ce drôle d'objet qui, parce qu'il est unique, vient forcément d'ailleurs, c'est-à-dire du ciel. Il ne s'agit pas d'un raccourci intellectuel mais d'une évidence. Bien que n'ayant jamais feuilleté de livre il sait s'y prendre pour passer les pages avec soin et parvenir jusqu'à l'unique phrase écrite – *Je vais au café pour lire le journal d'avant-hier* – sans savoir de quoi ça parle. L'évident mystère de sa provenance fige le céphalopode avant-gardiste dans une jubilation qui va servir de grand accélérateur à son intelligence naissante. Au bout d'un trimestre passé à contempler cette courte phrase sans plus manger ni boire, le céphalopode en est convaincu: si les autres pages du livre sont blanches, si une puissance quelconque les a possiblement effacées, c'est parce que ces quelques mots les possèdent en totalité. C'est ce qu'il explique aux quatre céphalopodes, deux mâles et deux femelles qui, intrigués par sa retraite méditative et répugnés par les moqueries dont il fait l'objet de la part du clan, sont venus lui apporter nourriture et réconfort. Après avoir refusé l'étoile de mer qu'on lui tend il explique à cet auditoire réduit que ce cadeau du ciel est un signe. Il claque lentement du bec en parlant, comme si son verbe avait une densité phénoménale difficile à supporter. Ce signe, c'est que la vie intelligente existe ailleurs, loin au-dessus de leur tête; une fois qu'on sait cela, on ne peut plus se satisfaire de la vie répétitive

d'un céphalopode ordinaire, on doit viser à s'émanciper et à se réinventer en une espèce capable d'entreprendre un voyage cosmique vers cet ailleurs qu'il reste encore à définir.

Au moment où le céphalopode prononce ces sons, un de ses tentacules atrophiés se met à vibrer avec une telle force qu'il finit par se détacher du reste de son corps. Les quatre mollusques se mettent à hurler de stupeur, mais il les calme, ils n'ont pas à avoir peur, penser n'implique pas nécessairement mourir ni souffrir. Son tentacule est tombé parce que la mutation de leur espèce est en train de débiter, elle sera longue et acharnée, mais elle ira à son terme si chacun s'en donne les moyens. En premier lieu il conviendra dans les années, décennies et siècles à venir de pratiquer le ressassement visuel de cette phrase – *Je vais au café pour lire le journal d'avant-hier* – qui contient tout ce que ce monde lointain contient, mais pas que, qui contient aussi son emplacement exact dans l'univers, ainsi que les moyens techniques pour entreprendre le long voyage pour s'y rendre. Le céphalopode aux sept tentacules en est certain, cette phrase détient un savoir monumental auquel l'espèce des mollusques amphibiens accédera palier par palier, génération par génération, à force de ténacité et d'ambition.

Est-ce l'effet de son passage à travers le trou noir ou le trou de ver? l'intuition du céphalopode avant-gardiste s'est révélée juste: toute la quintessence de l'aventure humaine, tant du point de vue scientifique, psychique qu'architectural ou artistique, s'est trouvée condensée à l'intérieur des trente-neuf lettres de l'unique phrase de l'unique livre jamais tombé sur cette exoplanète sans nom située dans la constellation du Cygne. La théorie qui s'est imposée au sein des comités de céphalopodes-chercheurs

qui se sont formés au cours des siècles suivants, est que le trou noir, lors de l'étirage moléculaire surpuissant qu'il fit subir au recueil de Jacques Sadoul, a sauvé – par bonté, curiosité, paresse ou erreur – une phrase qui contenait un pronom personnel (je), un verbe (vais), un lieu (au café), une finalité active (pour lire), un objet passif (le journal), un marqueur temporel (d'avant-hier), autant dire un moment de vie humaine restitué dans toute sa phénoménale complexité psychique et spatiotemporelle.

La concentration silencieuse des céphalopodes-chercheurs a foré chaque mot de cette phrase unique, comme autant de filons d'une mine de diamants, creusant en leur cœur des galeries mentales aux profondeurs abyssales qui permirent de les dépasser et d'accéder à ces milliers d'autres mots que chacun d'eux contenait au gré des déclinaisons de chaque ensemble et sous-ensemble thématique. Ainsi le pronom personnel *Je* donna naissance au *tu* qui donna naissance au *il*, et ainsi de suite; ainsi le verbe *aller* donna naissance au verbe *arriver* qui donna naissance au verbe *s'asseoir*, et ainsi de suite; ainsi la finalité active *lire* donna naissance à la finalité *mémoriser* qui donna naissance à la finalité *penser*, et ainsi de suite; ainsi l'objet passif *journal* donna naissance à l'objet *informations* qui donna naissance à l'objet *monde*, et ainsi de suite; ainsi le marqueur temporel *avant-hier* donna naissance à *hier* qui donna naissance à *aujourd'hui* qui donna naissance à *demain*. Cet éparpillement rhizomique du Savoir s'étala sur des centaines de milliers d'années d'une imprégnation neuronale ininterrompue. La mémorisation et la compréhension de toutes ces données demandèrent tellement d'efforts à ces intelligences en hyperactivité que le clan décida de ne procréer qu'en vue de faire de chaque individu le réceptacle d'une infime portion de ce monde humain qui ne cessait de croître

à mesure qu'on le creusait. Heureusement ce gavage de données fut allégé dès que les connaissances terriennes reçues en héritage permirent aux céphalopodes d'écrire et de dessiner. Les inventions et les mœurs humaines, les paysages, la faune et la flore terrestres furent alors consignés dans des registres sacrés rangés par ordre alphabétique face à l'autel de granit sur lequel repose désormais le recueil emblématique de Jacques Sadoul.

Deux millions d'années ont passé depuis que le mollusque avant-gardiste a trouvé le Livre. Les cent autres qui s'apprêtent aujourd'hui à entreprendre le voyage jusqu'à la planète Terre ont bien changé. Ils n'ont plus rien de ces organismes flasques et un peu gauches qu'ils étaient. Ils se tiennent debout sur les deux tentacules qui leur restent, et l'atrophie cellulaire de trois autres bras les a dotés de trois mains plus habiles que ne le sont leurs consœurs humaines. Pour se protéger des mauvais coups du sort qui peuplent les épopées hasardeuses, ils ont tous revêtu un tee-shirt blanc sur lequel a été floquée la phrase *Je vais au bar pour lire le journal d'avant-hier*. Leur vaisseau spatial – baptisé *Boomerang* pour reconforter les proches et amis – est capable de voyager à la vitesse de la lumière grâce au super-ordinateur QAGOST (pour Quantic And Genomics Optimization and Scalability Tool) capable de mettre en pratique la théorie de la gravité quantique à boucles. Les céphalopodes se sont en effet trouvés en capacité neuronale d'unifier la relativité générale d'Einstein et la mécanique quantique de Planck. Ce bonus cognitif qui représente un dépassement prodigieux de l'intelligence humaine leur permettra de traquer le trou noir avec la même arrogance qu'Achab traqua jadis Moby Dick, et d'y pénétrer en sachant quel trou de ver ensuite emprunter pour sortir au plus près de la Terre. Au

moment des au revoir, nuls pleurs ni simagrées, chacun des cent explorateurs voit comme un suprême honneur la mission de restituer à l'humanité l'exemplaire original de cette Phrase-Livre de Jacques Sadoul sans laquelle ils n'auraient jamais évolué d'une façon si bénéfique. Le décollage se fait de façon écologique par un propulseur spatial magnétoplasmadynamique qui utilise la force de Lorentz. Dans l'habitacle du *Boomerang* l'heure est à l'émerveillement devant la confirmation que tout ce qui a été spéculé sur la complexité chimique de l'univers est avéré en totalité. Le vaisseau et ses deux cents yeux rivés sur ses hublots constitués de huit couches d'aluminium-silicate passe d'abord devant l'étoile supergéante Deneb, dont le majestueux éclat est applaudi comme il se doit, puis on pénètre dans la constellation de Céphée en forme de pentagone approximatif qui abrite le quasar S5 0014 + 81 possédant le second plus grand trou noir découvert par l'homme. Avec un rayon de Schwarzschild qui s'étend sur cent vingt milliards de kilomètres et une masse estimée à quarante milliards de fois celle du soleil, le *Boomerang* n'a aucun mal à trouver son disque d'accrétion dans lequel il se glisse en toute discrétion. C'est à cet instant que la contribution du super-ordinateur QAGOST gravit un échelon supplémentaire en prenant en charge le métabolisme mécanique du vaisseau ainsi que le métabolisme organique de ses passagers. *Prendre en charge* en mécanique quantique sublimée par les avancées des céphalopodes-inventeurs cela signifie assurer la survie de toute matière face à l'étirage moléculaire que le trou noir supermassif va faire subir aux molécules jusqu'à les dissoudre et les renvoyer au néant pré-bigbang. C'est incroyable le nombre de pièges physico-chimiques que les ingénieux mollusques-ingénieurs ont dû déjouer pour que l'appellation *Boomerang* du vaisseau ne soit

pas usurpée. Partir vivants et revenir vivants, voilà le challenge promis aux cent explorateurs, ainsi qu'à leurs proches et amis. Un équipage qui dérive mort dans les limbes cosmiques n'est plus comptabilisé comme un équipage en mission, et la distance qu'il continue de parcourir équivaut à zéro mètre par millénaire. Il faut de ce point de vue conserver la même exigence que celle des humains lors des compétitions d'apnée qui ne prennent en compte le record de profondeur qu'à l'unique condition que le plongeur remonte vivant de son exploit. Un mort n'est plus un compétiteur, un mort n'explore plus rien. QAGOST est programmé pour accompagner, tant les cellules métalliques qu'organiques, dans une première phase de dissolution suivie d'une phase de reconsolidation. Tout se passera comme si une fois plongée dans le shaker dévastateur du trou noir supermassif, chacune de ces milliards de milliards de cellules était reliée à un fil d'Ariane mémoriel susceptible de la raccorder à sa vérité originelle. Il ne s'agit donc pas de réduire la puissance dévastatrice du trou noir, qui fera subir au *Boomerang* tout ce qu'il est juste de lui faire subir, il s'agit de restituer chaque cellule dans sa définition génétique ou chimique que le trou noir aura soigneusement détricotée. Un tel exploit n'ayant encore jamais été réalisé par quelque ordinateur que ce soit, les cent explorateurs ont la peur au ventre au moment où le trou noir commence sa sinistre besogne. La batterie d'équations affirmant qu'on peut renaître d'une dissolution cellulaire résistera-t-elle à l'épreuve du feu? QAGOST a beau répéter d'une voix suave que tout se passera bien, et leur donner rendez-vous dans six ans trois mois quatre jours sept heures et douze secondes à l'entrée du trou de ver qu'ils emprunteront pour atteindre la Terre, les céphalopodes blêmes s'étreignent en récitant tel un mantra *Je vais au bar pour*

lire le journal d'avant-hier afin de soumettre le monstre cosmique à une autorité grammaticale et littéraire qui serait supérieure à celle de l'univers.

Les six ans trois mois quatre jours et sept heures sont passés, et à la seconde près la totalité de l'équipage et du matériel reprend forme puis vie à l'intérieur du *Boomerang*. Pas le temps pourtant de crier victoire car l'exploit doit être réitéré, en moins long et moins complexe toutefois, puisque la traversée d'un trou de ver n'est pas aussi contraignante que celle d'un trou noir. Lors de cette ultime étape, la responsabilité de QAGOST consistera à choisir la bonne abscisse et la bonne ordonnée qui définiront l'emplacement exact de ce point minuscule qu'est la Terre dans l'immensité de l'univers. Finalement le trou de ver vous crache plus qu'il ne vous hoquette, à une vitesse phénoménale qui nécessite un freinage hyperbolique, puis la planète Terre apparaît devant les cent paires d'yeux aussitôt déçus et intrigués par son manque d'éclat. Ne la surnomme-t-on pas la planète bleue? Or celle-ci qui d'après les instruments de navigation en a la masse, l'aphélie, la circonférence orbitale et l'excentricité, tend plutôt vers le brun nauséeux. On s'en rapproche, on la survole et on constate qu'un linceul mortuaire en a recouvert tant les océans que les prairies, tant les déserts que les forêts, tant les montagnes que les villes. Venant soi-même d'une exoplanète à l'air chimiquement identique à celui de la Terre, on décide de s'y poser, très exactement là où l'on sait que Jacques Sadoul est né le 8 décembre 1934, autant dire la ville d'Agen. Cette préfecture du département du Lot-et-Garonne a été suffisamment décrite par des générations de céphalopodes-chercheurs pour que tous ici sachent que son pont-canal ou sa cathédrale Saint-Caprais conféraient à cette ville un indéniable

cachet touristique. Rien à voir donc avec ces ruines recouvertes d'une moisissure brune et malodorante sur laquelle éclosent en éruptions fiévreuses des eucaryotes mutants de la taille d'un enfant de cinq ans. Si la vue d'un tel festin met nos aventuriers en appétit, sa teneur en radiations les dissuade de s'en goinfrer. L'instant devient solennel, d'autant que de la maison de naissance de Jacques Sadoul, sur le palier de laquelle il était prévu de déposer le Livre-relique, il ne reste rien. Un drone quantique jouissant du don d'ubiquité témoigne qu'en Nouvelle-Aquitaine comme à Calcutta, Johannesburg, Fribourg, Santiago ou Astaffort – lieu de décès de Jacques Sadoul en 2013 situé à dix-neuf kilomètres de là – la même dévastation irradiée propice aux éruptions fongiques constitue l'unique paysage urbain et naturel à arpenter. On ordonne au drone-ubique d'orienter ses recherches vers une survivance de vie humaine, mais il n'enregistre nulle part la moindre trace, même excrémentielle, d'une telle présence. Que s'est-il donc passé? Les céphalopodes-chercheurs sont formels: au moment de partir en expédition interstellaire la biodiversité terrienne irradiait son élan vital à travers les descriptions que les céphalopodes-artistes faisaient d'elle. Les forêts et les montagnes peintes avec réalisme, les villages et les troupes chantés par les élégies existaient bel et bien à 4,64 x 1 015 kilomètres de là, car c'est leur écho magistral – initialement contenu dans la Phrase-Monde de Jacques Sadoul – qui servit de boussole et d'accélérateur à l'Évolution du peuple des mollusques de l'exoplanète sans nom de la constellation du Cygne. Sans cet écho magistral, qui lui-même répercutait l'élan vital dont la planète bleue et la phrase emblématique étaient toutes deux porteuses, jamais les dix mots de cette dernière n'auraient pu jouer ce rôle de propulseur évolutif auprès

d'une espèce vivante qui se satisfaisait d'être le peu qu'elle était. La destruction de cet élan vital se serait donc opérée durant la durée du voyage, et notamment de la traversée du trou noir, à savoir un peu plus de six années. Un temps si court comparé au temps cosmique avait donc suffi à la Terre pour passer du bleu au brun, du bruit au silence, de la vie à la mort.

La consternation règne au sein de l'équipage. Ces cent explorateurs connaissent assez la nature et l'histoire humaines pour deviner ce qui a pu se passer, le concept qui revient le plus souvent dans leur bouche flasque est *apocalypse nucléaire*. Tandis qu'on parle déjà de rentrer à la maison, une trentaine de mollusques ordonnent au drone-ubique de chercher sur la planète la moindre trace d'un café et d'un journal, tandis qu'ils décident d'arpenter les ruines d'Agen à la recherche de ces deux symboles de la cordialité et de la curiosité humaines qu'ils s'étaient fait une promesse d'expérimenter. Pour ces optimistes de nature, le besoin d'aller dans un café pour y lire le journal d'avant-hier dépasse l'évidence de cette verticalité déchuë qui les entoure, du taux si élevé de radiation et de l'omniprésence de cette moisissure saumâtre sur toutes choses. Ces trente-là s'étaient fait un film et une joie à l'idée de vivre pour de bon la phrase emblématique, mais quand ils reviennent de leur expédition dans les rues martyrisées d'Agen ils comprennent que leur espoir est vain, les cafés ont tous été détruits et les journaux, qu'ils soient d'hier, d'avant-hier ou de demain, ont été brûlés ou ne paraîtront plus. Le superordinateur quantique QAGOST insère les données du vol de retour, mais tandis que le propulseur magnétoplasmodynamique s'enclenche, une céphalopode à l'humeur sombre aperçoit derrière son hublot des silhouettes se mouvoir sur les décombres du monde. Elle donne l'alerte, le plasma est aussitôt

désactivé, le sas de débarquement s'ouvre, une dizaine de céphalopodes se ruent sur les ombres. Il s'agit d'un groupe de huit humains, deux femmes, trois hommes et trois enfants, nus et couverts d'érythèmes géants. La présence d'abcès multiples de la taille d'un œuf de poule au cou, sous les aisselles et à l'entrejambe laisse présager des troubles hématopoïétiques sévères. Mais surtout, ces humains-là ne sont plus en état de communiquer sinon par l'entremise de leurs yeux qui, en voyant surgir ces créatures extraterrestres, expriment un effroi qui fait honte à celles qui l'ont déclenché. On insiste un peu, on se présente en amis, on tend la main, on chante un air de Trenet puis de Daft Punk, mais rien n'y fait, ces humains-là n'ont plus la capacité neuronale pour établir le moindre contact. Ils sont, pour dire les choses clairement, dans le même état de débilité et de distanciation-psy que ne l'étaient les céphalopodes au moment où le recueil de Jacques Sadoul est tombé sur le sol de leur exoplanète, il y a plus de deux millions d'années. On décide alors de ruser, de décoller mais de positionner le *Boomerang* en orbite géostationnaire, tandis que le drone-ubique surveille ce qu'il se passe sur la surface de la Terre. Et ce que l'on voit au bout de six heures dépasse toutes les espérances : des cinq continents des dizaines de milliers d'êtres humains hébétés sortent de terre en quête de champignons irradiés devenus leur seule nourriture. Ils ne se parlent pas, ne se battent pas, ni ne se congratulent. Gouvernés par leur instinct de survie, leurs facultés d'apprentissage semblent avoir été englouties en même temps que leurs civilisations. À l'intérieur du vaisseau, les cent mollusques comprennent que les capacités langagières et cognitives des habitants de cette planète se sont atrophiées jusqu'à disparaître dès lors que leurs yeux n'avaient plus rien d'autre à contempler que des

civilisations en charpie, et que leurs oreilles n'avaient plus rien d'autre à écouter que le silence funeste d'une fin du monde consommée. Mais surtout ces cent explorateurs réalisent que la mission qu'ils croyaient limitée à la seule restitution du Livre-Monde de Jacques Sadoul est bien supérieure en enjeux et en générosité, puisqu'elle consistera, à partir de cette minute, à restituer à ces milliers de survivants tout le savoir et toute la beauté contenus dans l'écho magistral de la phrase *Je vais au café pour lire le journal d'avant-hier*. Ainsi donc ce n'était pas un hasard si cette phrase survécut à la traversée d'un trou noir et d'un trou de ver, puisque ces deux objets célestes étaient complices de cette résurrection par anticipation de l'humanité que le petit peuple des céphalopodes amphibiens allait désormais activer. Ordre est donné au *Boomerang* de rentrer à vide à la maison, et de revenir les cales pleines des milliers de cahiers à dessin dans lesquels a été retranscrite la totalité de l'imaginaire créatif humain. Il faudra ouvrir des centres de lecture, d'écriture et de récitation, également des ateliers techniques pour rendre à ces survivants ce savoir et cette sensibilité artistique qui leur appartiennent de droit. Oui, oui, tout cela sera fait, et tellement plus encore. Heureuse humanité à ce point choyée par l'univers que ce dernier est prêt à tout pour la faire renaître de ses cendres, même à lui pardonner ses erreurs.

Né en 1985 à Lyon, SAMMY SAPIN s'est délocalisé du côté des montagnes. Nourri par les grands textes du merveilleux scientifique et de la science-fiction, il a publié *Faites comme si vous étiez morts* aux éditions de l'Arbre Vengeur en 2019. C'est un admirateur transi de Lynn Margulis, Shirley Jackson et Becky Chambers.

Le Vingt-huitième Vœu

Sammy Sapin

Chapitre 1

C'est la rentrée.

Éternité est à genoux, hagarde, dans une salle de classe au sol pâteux, quand une troupe d'élèves non-humains fait irruption, se dirige vers elle comme pour la dévorer puis s'arrête à un pouce d'elle et se contente de la noyer sous un déluge de questions.

Ils veulent savoir à quoi ressemble son monde d'origine, ce qu'elle pense de la déco de la salle, si elle va y mettre sa propre touche, quelle est sa texture favorite, jusqu'où s'élève son âge et surtout, surtout, pourquoi elle est venue ici, chez eux, sur leur planète?

Éternité se réveille en sursaut. Elle se frotte les yeux, reprend ses esprits et peste contre le système de mutation de l'Éducation Globale. Personne ne l'a forcée à faire du système d'Eeek-Falsfna l'un de ses vœux, pourtant.

C'est elle qui a mis les destinations les plus incongrues sur sa liste, parce qu'elle voulait voir du pays, coûte que coûte.

Trop tard pour se raviser, à présent. L'algorithme ajusté a rendu son verdict et la plupart des recours sont rejetés au titre des nécessités du service. L'Éduc-Gé est une vénérable institution, mais la souplesse n'a jamais fait partie de ses qualités.

La seule autre option consisterait à ne pas se présenter à son poste. Ce serait jouer avec le feu, bien sûr. Dans le bras de fer administratif qui suivrait, Éternité aurait de bonnes chances de perdre son diplôme. Il faudrait alors tout reprendre à zéro, accepter n'importe quel gagnepain pour survivre en attendant d'avoir de quoi se payer de nouvelles études.

Et les boulots de misère, Éternité connaît déjà. Elle en a eu sa dose. Elle préfère éviter.

Le voyage ne pourra qu'être long. Eeek-Falsfna se trouve aux antipodes des mondes premiers, près des frontières gravitationnelles de Notre Amas. Un coin perdu comme on en fait peu : les navettes s'y posent au compte-gouttes, aucun chantier astral d'envergure n'est prévu et tout baigne dans un calme mortel, digne d'une attente sans fin dans un aéroport de province.

L'unique planète du système regorge de formes de vie locales, cela dit. Un océan-forêt la couvre entièrement, à l'exception des pôles. Par moments, suivant les cycles, des nuées de spores s'en échappent puis retombent peu après en pluies intenses qui donneront naissance à des multitudes de larves brouillonnes. Celles-ci deviendront d'éphémères insectes, des limaces transitoires et autres créatures fluctuantes.

Ou des Eeek, dans quelques cas plus rares.

De mauvaise grâce, Éternité fait ses premiers pas sur sa nouvelle planète. Elle ne chancelle presque pas : la brume post-Mu a peu d'effets sur elle. Son père, non content de lui avoir donné le prénom le plus ronflant des mondes connus, la baladait d'une galaxie à l'autre, quand elle était gamine. Elle a appris à encaisser le déphasage cellulaire.

L'atmosphère autochtone traverse le filtre de son masque et lui picote les narines. C'est acide, avec des relents de boue tiède, mais Éternité a déjà senti pire.

Derrière elle, la navette de transfert balafre le ciel indigène avant de disparaître.

— Vous êtes Éternité Ronys ?

Elle acquiesce poliment.

Son chef d'établissement est un fonctionnaire typique, dépourvu de la moindre fantaisie, comme en produit l'Éduc-Gé aux mille coins de Notre Amas. D'après lui, l'équipe était ravie d'apprendre son arrivée.

— Seuls quatre de nos enseignants ont leur certificat officiel, explique-t-il. Les autres sont des vacataires locaux. Comme ils communiquent par vibrations symbiotiques avec les élèves, on n'a pas la moindre idée du contenu de leurs cours.

Avec un mince sourire, il ajoute :

— Vous, au moins, on saura que vous enseignez votre matière.

L'homme d'entretien est un Eeek, c'est-à-dire, à première vue, un assemblage de plissures disparates qui la guide jusqu'à sa future salle en roulant sur lui-même.

Elle entre dans la pièce avec une pointe d'appréhension. Heureusement, le sol est fait de dalles d'isolant synthétique, un matériau qui ne ressemble en rien à la glaise étrange de son rêve.

Pour le reste, c'est un espace pédagogique lambda, disposé en îlots de quatre à cinq places. Des portraits d'anciennes stars de l'écriture non-linéaire ornent les murs. Seules les chaises manquent : les élèves eeeeks n'ont pas besoin de s'asseoir, n'ayant ni colonne vertébrale, ni fesses à proprement parler.

Éternité vérifie rapidement le diapositeur. Un modèle ancien, mais fonctionnel. Déploiement holo correct... Quant à la réception des datas-mus, ça rame sérieusement, mais elle ne s'attendait pas à des miracles. Un bon enseignant devrait être capable de faire son travail sans outils connectés, trouve-t-elle. L'essence du métier, c'est la transmission directe, les savoirs vivants, pas les données extraites des flux.

Elle veut remercier l'homme d'entretien, lui dire qu'elle va rester un peu pour s'installer, mais l'Eeek a déjà disparu.

Chapitre 2

C'est la rentrée. La vraie, cette fois-ci.

Éternité opte pour une tenue standard : combi stricte, foulard sur les épaules, un bracelet comme seul bijou. La version d'elle-même qu'elle préfère donner, au début. Après quelques décades, en général, elle se détend, laisse ses châles à la maison, se tatoue les pommettes et s'autorise, à l'occasion, un ou deux phospho-diamants.

Ses élèves roulent lentement dans la classe, à tâtons, comme s'ils se méfiaient des dalles sous leurs plis. Une odeur de musc et de résine envahit la classe. Leur transpiration, sans doute.

Ils ne diffèrent pas beaucoup de l'homme d'entretien : approximativement sphériques, aussi ridés que de très

vieilles pommes. Un peu plus foncés, un peu plus petits. On ne les sent pas du tout enclins à la manger toute crue, ni même à lui poser des questions. Ils ont sûrement davantage peur d'elle que l'inverse.

Éternité les salue d'un net  bien formé. La toile sidérale, symbole humain de l'accueil.

Sur son bureau, le traducteur polymorphe analyse la situation et adopte l'allure d'un pseudo-reptile local. Il s'agit un moment, puis les Eeeks paraissent se détendre. Le cours peut commencer.

Est-ce qu'ils comprennent quelque chose, est-ce qu'ils ne comprennent rien?

C'est difficile à dire. Au bout de huit décades, elle ne sait toujours pas les différencier. Ils n'utilisent pas de nom et ne ressentent visiblement pas le besoin de se distinguer d'une autre façon. Éternité ne pourrait affirmer qu'elle a affaire aux mêmes individus d'un jour sur l'autre. Celui-ci, à gauche: n'est-ce pas la première fois qu'elle le voit? N'a-t-il pas remplacé cet autre élève dont les plis se soulevaient en émettant un léger bourdon, comme s'il ronflait?

Rien ne garantit que sa classe ait une quelconque stabilité, et si ce n'est pas le cas, elle se demande bien à quoi peut rimer son enseignement.

Malgré tout, avec un professionnalisme qui l'honore, mais sans grande conviction, elle leur parle des grands mémorialistes de l'Expansion, leur résume les mythes humains ou non-humains les plus étudiés, aborde au passage une ou deux notions de narratologie alternative.

À certains moments, elle croit même éveiller leur intérêt. Mais peut-être se trompe-t-elle.

— Tu te trompes tout à fait, lui dit Silune, son collègue chargé de l'enseignement de la Cosmohistoire.

Ils sont en salle des profs, un café-poudre fumant à la main.

Éternité a envie de lui dire d'aller se faire voir. Quand il est comme ça, il est vraiment insupportable.

Garnys, la prof de Technologies Complexes, lui adresse un regard de soutien.

— Tu n'as pas encore remarqué, hein ? insiste Silune.

— Non, je ne crois pas que j'ai remarqué. Et en même temps, comme je ne sais pas de quoi tu parles...

Il jette son gobelet encore à moitié plein dans le récupérateur.

— Ils nous détestent, déclare-t-il. Ils nous détesteront toujours.

Sans lui laisser le temps de réagir, il part rejoindre sa classe.

La douche la massera plus longtemps que nécessaire, ce soir-là. Éternité en a besoin. Les mots de son collègue lui collent à la peau comme une glu coriace. L'idée que ses élèves ne l'apprécieront jamais l'affecte davantage qu'elle ne voudrait le reconnaître.

Quand la ventilation a fini de la sécher, elle enfle un vieux pull pelucheux, doudou autant que vêtement.

— Fais-moi quelque chose de chaud, un potage, dit-elle au botcuisine en revenant dans la bulle centrale de son module d'habitation.

Il n'a pas l'air de savoir ce que c'est.

— Une soupe, et tu choisis l'arôme ! s'agace-t-elle.

En attendant que l'IA limitée se dépêtre de sa tâche, elle s'affale sur la couchette de confort. Tripote son bracelet réseau, farfouille dans les flux, sans rien chercher de spécial.

Le botcuisine indique par une brève mélodie qu'il a terminé. Un bol fumant attend dans le réceptacle, rempli